

Le Chat Murr 77

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

NOVEMBRE 2022 ISSN 2431-1979

L'empereur Julien, dit l'Apostat Du plaidoyer de Lucien Jerphagnon au roman de Julian Barnes

Être soi, penser par soi-même. Lucien Jerphagnon en rappelle la nécessité dans un livre d'entretiens dont l'historien de la pensée espérait qu'il dérangerait « un peu » son lecteur et le délivrerait de la dictature de « ce que tout le monde dit¹ ». Il ne faisait assurément pas partie, comme disait Vladimir Jankélévitch, des « penseurs sachant penser ». Et lire Lucien Jerphagnon fait du bien intellectuellement parlant. Un livre comme *Julien, dit l'Apostat* en témoigne. Ne voulait-il pas « qu'on découvre [une vie], et non qu'on reprenne de vieux ragots tant de fois recopiés² » ? De fait, la littérature chrétienne (Grégoire de Naziance, Cyrille d'Alexandrie) n'a pas épargné l'empereur qui aimait les dieux et...les livres.

LIRE PAGE 2

Johann Heinrich Füssli ou l'invitation à (re)lire Homère, Eschyle et Virgile

LIRE PAGES 3-4



Achille saisissant l'ombre de Patrocle

Gravure de James Heath (1757-1834) d'après une peinture de Johann Heinrich Füssli – BnF

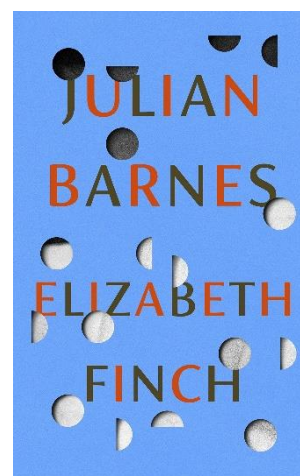
L'empereur Julien, dit l'Apostat

Du plaidoyer de Lucien Jerphagnon au roman de Julian Barnes

Si au début du XX^e siècle l'empereur Julien, dit l'Apostat, restait encore un « personnage énigmatique, qui, tout à la fois, attire et repousse » (Paul Allard, *Julien l'Apostat*), Lucien Jerphagnon en brosse un portrait autrement plus sympathique, constatant que sous son règne « il n'y a pas de génocide, pas d'holocauste ; il n'y a pas même de persécution à proprement parler ». Et finalement, si des chrétiens périssent dans des conditions pénibles, ce qui s'est passé apparaît « sinistre mais infime, inadmissible mais négligeable ». On comprend que Lucien Jerphagnon se soit senti « comme un devoir de justice envers la mémoire flétrie de ce prince ».

Déjà Montaigne reconnaissait que « c'estoit, à la verité, un très-grand homme et rare, comme celui qui avoit son ame vivement tainte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions³ ». L'opinion de l'auteur des *Essais* n'a pas échappé au romancier britannique Julian Barnes (né en 1946) – de lui vous avez peut-être lu *Le Perroquet de Flaubert* (*Flaubert's Parrot*, 1984) ou plus récemment *Le Fracas du temps* (*The Noise of Time*, 2016) – qui dernièrement s'est intéressé à Julien l'Apostat. Je veux parler de son roman *Elizabeth Finch*.⁴ Neil, le narrateur, suit les cours d'une certaine Elizabeth Finch avec laquelle il se lie amicalement au point qu'elle lui lègue tous ses papiers et ses livres : « Le rêveur en moi se demandait si elle avait laissé quelque chef-d'œuvre tardif que je pourrais avoir l'honneur de faire connaître au monde. Le voyeur en moi se demandait si elle avait laissé un journal intime contenant de cinglantes révélations sur elle-même [...]. Je voulais, en somme, qu'il y ait un secret à découvrir...⁵ » Une note dans un carnet l'intrigue : « J, mort à 31 ans. » Qui est-ce ? Il interroge son frère. Il cherche vainement. Et puis, un jour, la lumière vient : « Il était soudain là devant moi. 'J, mort à 31 ans.' Julien l'Apostat, le dernier empereur païen de Rome, tué dans le désert persan...⁶ » Il en conclut qu'Elizabeth Finch lui a légué la tâche d'écrire sur l'empereur Julien, à lui, dont elle savait, ou non, qu'il était « un individu tristement connu pour ses projets inachevés⁷ ». Il décide de laisser ce qu'il a écrit sur Julien l'Apostat dans un tiroir, « peut-être avec les carnets d'E. F. à côté », et il imagine un de ses enfants trouver cela après sa mort : « Oh, regardez, papa a écrit un livre ! Quelqu'un veut le lire ? – Probablement un autre de ses projets inachevés. – Comme nous !⁸ »

Laissez-moi conclure sur l'image souriante de l'empereur Julien ironisant sur... sa barbe : « [À mon visage] qui ne tient de la nature ni rare beauté, ni même régularité, ni même fraîcheur, mon fâcheux caractère et mon humeur morose m'ont fait ajouter cette barbe touffue, comme pour le punir, dirait-on, d'être dépourvu de beauté naturelle. Et voilà pourquoi j'endure que les poux se promènent là comme bêtes sauvages dans un hallier, que je m'interdis de manger à belles dents comme de boire à franc gosier : je dois veiller à ne pas engloutir à la fois, par distraction, poils et bouchées de pain. Quant à recevoir ou à donner des baisers, la chose ne m'affecte pas le moins du monde.⁹ »



¹ Lucien Jerphagnon, *De l'amour, de la mort, de Dieu et autres bagatelles*, Albin Michel, 2011, p. 22. ² Lucien Jerphagnon, *Julien, dit l'Apostat*, Tallandier, 2008. ³ Michel de Montaigne, « De la liberté de conscience », *Essais*, livre II, chapitre XIX, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 651. ⁴ Julian Barnes, *Elizabeth Finch*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, Mercure de France, 2022. ⁵ *Ibid.*, p. 58. ⁶ *Ibid.*, p. 82. ⁷ *Ibid.*, p. 194. ⁸ *Ibid.*, p. 194. ⁹ L'empereur Julien, *Le Misopogon, Œuvres complètes*, texte établi et traduit par Christian Lacombrade, tome II, 2^e partie, Les Belles Lettres, 2021, p. 157-158.

Johann Heinrich Füssli

ou l'invitation à (re)lire Homère, Eschyle et Virgile

J'ai découvert le peintre Johann Heinrich Füssli (Henry Fuseli, 1741-1825) en lisant *La chute de la maison Usher* du poète américain Edgar Allan Poe (1809-1849) : « Si jamais mortel peignit une idée, ce mortel fut Roderick Usher. Pour moi du moins [...] il s'élevait, des pures abstractions que l'hypocondriaque s'ingéniait à jeter sur sa toile, une terreur intense, irrésistible, dont je n'ai jamais senti l'ombre dans la contemplation des rêveries de Fuseli lui-même, éclatantes sans doute, mais encore trop concrètes.¹ » Peut-être, mais une toile comme *Le Cauchemar*² n'en illustre pas moins puissamment nos terreurs nocturnes. Passant d'une huile sur toile à une autre et d'un dessin à la plume ou au crayon à un autre, j'ai fait le choix ici de me laisser guider par mes lectures grecques et latines, délaissant tout un pan admirable de l'œuvre de notre artiste inspiré aussi bien par le théâtre de Shakespeare que par le *Paradis perdu* de John Milton ou la *Chanson des Nibelungs*.

« ... ô géant Homère »
(Victor Hugo, *Les Voix intérieures*)

Trois fois il chargea, pareil au vif Arès
dans un hurlement terrible. Trois fois, il tua neuf hommes.
Mais quand il se lança la quatrième fois, égal à un dieu,
alors, Patrocle...³

La mort de Patrocle, ami d'Achille, touché une première fois par le héros troyen Euphorbe, puis une seconde et ultime fois par la lance d'Hector, est racontée dans l'*Illiade* (chant XVI). Plus loin (chant XXII), Achille pleure Patrocle, et saisi par le sommeil, voilà que l'âme de Patrocle se montre à lui et lui parle. Achille lui demande de s'approcher davantage, et ayant dit ces mots,

[...] il tendit les mains,
et ne saisit rien. Comme une fumée, l'âme s'en était allée
sous la terre, dans un petit cri. Surpris, Achille se leva vite,
claqua une main contre l'autre et dit des mots de lamentations...⁴

C'est cette scène que Johann Heinrich Füssli a peinte en 1803 dans une huile sur toile gravée ensuite par James Heath et qu'il a également représentée dans un étonnant dessin (mine de plomb, craie et aquarelle) réalisé vers 1810.



Achille saisissant l'ombre de Patrocle Kunsthaus (Zurich)



L'Odyssée a inspiré à Johann Heinrich Füssli une belle toile illustrant un épisode dramatique des aventures d'Ulysse. Après avoir quitté Calypso, Ulysse, voguant sur son radeau, affronte une mer démontée. Emporté par les flots, il doit sa survie à Ino-Leucothéa qui prend pitié de lui. Elle lui dit : « Prends ce voile divin ; tends-le sur ta poitrine ; avec lui, ne crains plus la douleur ni la mort. Mais lorsque, de tes mains, tu toucheras la rive, défais-le, jettes-le dans la vague vineuse, au plus loin vers le large, et détourne la tête !⁵ »

Ulysse, naufragé, reçoit le voile d'Ino
Collection particulière

« *Eschyle ! Sur ton crâne géant est cloué Prométhée* »
(Victor Hugo, *Les Contemplations*)

Prométhée enchaîné ! L'image est connue. Je pense à celle que Peter Paul Rubens nous a laissée. Johann Heinrich Füssli a choisi d'illustrer la rencontre de Prométhée avec Io, amante de Zeus. Celle-ci, poursuivie par la haine d'Héra, épouse de Zeus, erre à travers la Grèce. Apercevant Prométhée sans trop savoir où elle se trouve, elle s'écrie :

Quel est ce pays ? quelle est cette race ? qui
vois-je
tourmenté dans des amarres de roc ?
quelle erreur paies-tu de ta perte ?
indique-moi en quel lieu
je me suis, malheureuse, égarée ?

Et Prométhée lui répond :

Je te dirai net tout ce que tu veux savoir
Sans m'encombrer d'énigmes mais nuement
comme il sied, devant des amis, d'ouvrir la
bouche :
tu vois celui qui donna le feu aux hommes :
Prométhée.⁶

« *O Virgile ! ô poète ! ô mon maître divin !* »
(Victor Hugo, *Les Voix intérieures*)

Le Yale Center for British Art de New Haven conserve un tableau de Johann Heinrich Füssli peint en 1781 illustrant la mort de Didon, abandonnée par Enée. Et plus précisément ce moment évoqué à la fin du livre IV de l'*Énéide* :

Alors de par le ciel Iris aux ailes safranées,
couleur de rosée,
Du soleil opposé tirant mille nuances colorées,
Vole et se place au-dessus de sa tête.⁷



La mort de Didon

1. Edgar Allan Poe, *Œuvres imaginatives et poétiques complètes*, présentées par Charles Moulin, traduction de Charles Baudelaire, illustrations de Léonor Fini, Éditions Jacques Vialatay, 1966. 2. Ce tableau est actuellement exposé à Paris (Musée Jacquemart-André) jusqu'au 23 janvier 2023. 3. *Tout Homère*, sous la direction d'Hélène Monsacré, Albin Michel/Les Belles Lettres, 2019, p. 394. 4. *Ibid.*, p. 512. 5. *Ibid.*, p. 641. 6. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, traduction par Jean Grosjean, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. 211. 7. Virgile, *Œuvres complètes*, édition bilingue établie par Jeanne Dion et Philippe Heuzé, Bibliothèque de la Pléiade, 2015, p. 449.